

LE CINÉMA DES FRÈRES COEN

[Louis Andrieu](#)

Éditions Esprit | « Esprit »

2016/10 Octobre | pages 68 à 69

ISSN 0014-0759

ISBN 9782372340168

DOI 10.3917/espri.1610.0068

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-esprit-2016-10-page-68.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions Esprit.

© Éditions Esprit. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Le cinéma des frères Coen

La filmographie de Joel et Ethan Coen frappe peut-être d'abord par leur maîtrise de tous les genres cinématographiques, et leur intégration dans le grand récit national des États-Unis. Du thriller sombre de Cormac McCarthy, *No Country For Old Men*, ils tirent un western moderne, où le Texas sert de territoire de passage à plusieurs figures de l'imaginaire collectif américain : un shérif (Tommy Lee Jones), un cow-boy (Josh Brolin), un mercenaire coiffé d'un stetson (Woody Harelson), un tueur (Javier Bardem), des cartels mexicains, de la drogue, une mallette remplie de billets... Peu étonnant cependant, venant d'auteurs qui, dès leur écriture du scénario de *Mort sur le gril* (Sam Raimi, 1986), mélangeaient comédie et film noir, et réinventaient le film labyrinthique en 1991 avec *Barton Fink*, le portrait angoissant, sur fond de Seconde Guerre mondiale, d'un auteur de théâtre exploité par Hollywood.

Virtuose assurément, ces réalisateurs ne cherchent pourtant pas à mettre la forme à distance, même lorsque l'ironie permet de réfléchir autour du genre, comme dans les remarques cyniques de l'avocat dans *The Barber* (2001). Comme le remarquait le critique Yannick Dahan, il semble que depuis *True Grit* (2011), les Coen abordent les genres avec une implication beaucoup plus sincère, un recours bien moindre aux artifices, aux excentricités d'écriture ou de mise en scène, qui avait connu un certain sommet avec *Ladykillers* (2004), remake d'un film britannique du même nom datant de 1955, où Alec Guinness interprétait le rôle repris par Tom Hanks. Ce renversement d'approche intervient même plus tôt, peut-être avec *No Country For Old Men*, un film sans aucune musique, à la mise en scène épurée, où le sang, les meurtres et la violence apparaissent *en tant que tels*, comme les actes de personnages presque effrayés par leur place dans le monde, le comportement à adopter, et l'inhumanité atteignable par certains. Le Texas, les studios hollywoodiens, l'Ouest, les grandes villes ou le Sud fonctionnent comme autant de *milieux* qui dictent leur rôle à des individus marqués par un *habitus* américain sans arriver tout à fait à l'incarner.

Le duo de réalisateurs pourrait même se vanter d'avoir créé un personnage mythologique moderne en la personne de Jeffrey Lebowski, alias le Dude, protagoniste de *The Big Lebowski* (1998). Incarnation de l'éternel détendu et inconséquent, repoussant les responsabilités, ce joueur de bowling peu exigeant quant au respect des règles ne demande au fond que le remboursement de son tapis. Cette figure de la décontraction face aux grands enjeux de la vie, fréquemment tancée à ce sujet par les personnages sérieux qu'elle rencontre, fait depuis plusieurs années l'objet d'un véritable culte au sein de la *pop culture*. Sans doute parce qu'il incarne la tentation de s'extraire des exigences quotidiennes, du travail, des conventions sociales. Depuis quinze ans maintenant, des fans acharnés de *The Big Lebowski* se déguisent en Dude et organisent une grande convention, le *Lebowski Fest*, à Louisville dans le Kentucky. Avec Walter, son ami et partenaire de bowling – autre passe-temps iconique des États-Unis – ils forment un irrésistible

duo d'archétypes pourtant bien réels, le *slacker* et le vétéran du Vietnam, toujours prompts à débattre de l'absurdité des déboires du Dede.

Ne pas prendre le spectateur pour un idiot, écrire des personnages intelligents et multidimensionnels, travailler impeccablement la mise en scène et la photographie grâce à leur chef opérateur Roger Deakins : ces exigences cinématographiques placent les frères Coen parmi les meilleurs réalisateurs actuels. Jamais de moindre exigence dans la direction d'acteur, l'écriture des scénarios ou le cadrage des plans. Les bandes originales, souvent brillantes, peuvent rendre hommage à la musique *bluegrass* (*O Brother*, 2000), comme à la folk de Greenwich Village (*Inside Llewyn Davis*, 2013) ou encore au lyrisme des westerns (*True Grit*). Il faut revoir *No Country For Old Men* (2008) pour constater comment même l'interprète d'un troisième rôle, une tenancière de motel ou un vendeur de supérette incarnent leur personnage avec une justesse et une tension remarquables. Ou admirer la simplicité magistrale de la mise en scène, quand l'arrivée d'un tueur se voit signifiée par un voyant rouge dont le clignotant accélère, sur fond de bruits d'arme à feu à travers les cloisons. Qu'un citoyen comme un autre trouve dans le désert de l'argent sale, ou se voie poursuivi par un marginal assassin, sous le regard incompréhensif d'un shérif qui regrette en ouverture la permanence de la violence et rêve en épilogue de son père, voici un cadre qui regorge de mythes. L'héroïne de *True Grit*, une adolescente de 14 ans, se lance dans sa quête de vengeance entourée d'un trio triplement mythique : un ancien soldat confédéré, un *Texas ranger* et un hors-la-loi.

Cette versatilité dans les styles, les régions ou les thématiques peut d'autant plus surprendre du fait de leur milieu : enfants de la bourgeoisie juive de Minneapolis, l'une des grandes villes du Midwest agricole, les frères Coen peuvent tout aussi bien mettre en scène des *coachs* sportifs ou des analystes de la CIA (*Burn After Reading*, 2008), des bagnards en cavale (*O Brother*) ou des avocats vénaux (*Intolérable Cruauté*, 2003). Parcourant toute l'étendue et la diversité du pays, leur cinéma compose peu à peu un tableau d'ensemble, par petites pièces, des États-Unis du dernier siècle, du Texas à Washington *via* le Mississippi. Les voici donc, les *great American filmmakers*.

Louis Andrieu